

Les Echos.fr

A la Fiac, acheter les très jeunes et rêver des très chers artistes contemporains

Par Judith Benhamou

La scène parisienne en cette semaine de Fiac est surmenée.

L'ouverture du musée Picasso, l'ouverture de la fondation Vuitton qui met l'accent sur l'architecture – il y a donc peu d'œuvres à voir dans l'espace hors du commun dessiné par Frank Gehry en attendant l'exposition Olafur Eliasson en décembre et une exposition art moderne/art contemporain en mars.

J'ai parlé de la fondation la semaine dernière dans les Echos Week-End et de la liste des artistes exposés de Pierre Huyghe à Bertrand Lavier. L'œuvre la plus remarquable de l'accrochage est une peinture de Gerhard Richter dans la salle qui lui est consacrée. Je ne la connaissais pas : un cerf représenté en flou et en noir et blanc dans un contexte de végétation tracée précisément. Noir et blanc c'est comme une vision télévisuelle de l'époque. Flou c'est l'expression du mouvement de l'animal. C'est aussi le concept si cher à Richter de l'idée de la reproduction. Une œuvre majeure des années Pop de l'artiste.

La Fiac a ouvert hier au Grand Palais et même avant hier pour son nouveau lieu baptisé Off(icielle) à la cité de la mode et du design. 50 galeries dans un espace ingrat. Espérons, si le lieu est maintenu qu'il sera un peu accommodé. Il ne fait aucun doute que l'écrin soit important dans l'art surtout lorsqu'il s'agit d'art conceptuel constitué de matériaux pauvres. J'en parle dans les Echos Patrimoine de vendredi.

Au Grand Palais on retrouve les tendances qui animent actuellement le marché de l'art : les artistes très établis et chers et les jeunes en vue, les prometteurs.

Ainsi Latifa Echakhch (née en 1974), lauréate du prix Marcel Duchamp 2013 montre dans trois galeries différentes ses énormes tâches d'encre sur des toiles rondes. Identiques.

Neil Beloufa qui est l'objet d'une exposition à l'ICA à Londres est aussi représenté par trois galeries à la Fiac. Mais par chance en ce qui le concerne les œuvres ne sont pas similaires : des figures en fils de fer et des parois dans des matières qui ressemblent à un gâteau synthétique.

La galerie Plan de Cluj en Roumanie expose une petite peinture d'une autre star de l'art jeune, Victor Man qui vit à Berlin (il est aussi défendu par Blum&Poe de Los Angeles et par

B Gladstone de New York et Bruxelles). Un petit bijou de maîtrise picturale sur la solitude : « the lonely ones ».

Kamel Mennour montre les nouvelles aquarelles de la coqueluche française désormais installée à New York et qui vient d'exposer au New Museum, Camille Henrot. Au regard de son succès ses tarifs sont raisonnables : 12 000 euros.

Il y a aussi des découvertes totales comme les travaux qui mélangent peintures et photos des années 70 par la japonaise Kunié Sugiura chez Taka Ishii de Tokyo.

Mais le point fort de la Fiac ce sont ces œuvres dites classiques, modernes ou contemporaines qui se monnaient en millions d'euros. C'est par exemple chez **Tornabuoni** un Fontana de 1953 d'avant les fentes. Entre 1959 et 1968 Fontana a produit près de 700 tableaux/fentes.

Mieux vaut s'intéresser au moment où il cherchait encore à exprimer physiquement l'espace comme là avec des pierres de couleurs et des trous déjà, sur fond de grand geste rouge.

Philip Guston (1913-1980) est un des géants de la peinture américaine. Il a oscillé entre abstraction et figuration dans une œuvre singulière mais tout à fait identifiable. Cette toile de 1977 (photo : énormes bras articulés sur fond bleu) dédiée à Jules Supervielle est à vendre pour 10 millions de dollars chez McKee de New York.

La galerie Thomas de Munich expose « Deux femmes allongées » par le père du « Cri », Edvard Munch. Presque abstraites, avec leurs formes sinueuses de 1918 elles sont à vendre pour 2,4 millions d'euros. J'aime bien aussi la série de rectangles d'aluminium imposants du grand du mouvement minimaliste : Don Judd chez Pace. A vendre 7 millions de dollars.

Pour finir sur une note de glamour Vedovi vend deux bouches fumant, zoom sur un aspect de la femme sensuelle , obsession Pop de Tom Wesselmann. La version en noir et blanc de 1967 est proposée pour 1,3 millions de dollars. Wesselmann reste sous estimé comparé à ses compères Pop artists.